PREFACE A L'ŒUVRE D'ODILON JEAN PERIER
par Eric de Haulleville

Quelques-uns qui ont aimé Jean Périer n'ont plus jamais revu leur visage dans la glace. Le tain du miroir est fait du visage de leur ami. Ce qui était véritable, ce qui était donné aux hommes, ils éprouvent une gêne d'y faire allusion avec des mots. Comment parler d'un poète sinon avec sa voix même qu'il vous prêterait. Surtout d'un poète qui a voulu que la sienne fut probe et restât en deçà de lui-même.

La très nette et agissante figure de Jean Périer dont ses amis se souviennent les empêchent d'entendre ses vers comme sans doute déjà les très jeunes gens les entendent. Une œuvre perd bientôt la signification qu'on lui donnait dans l'entourage de l'auteur - avec la complicité de l'auteur - pour prendre un sens beaucoup plus indépendant des circonstances qui l'ont vu naître. Les amis s'étonnent, s'émeuvent, persuadés que l'on s'égare, crient au sacrilège. Ils ont raison, ils n'ont pas raison pour longtemps. Mais eux qui ont vécu cette œuvre, comment exiger qu'ils acquiescent à une interprétation « indifférente ». Il leur semble que le « public » juge d'une façon hâtive ou neutre et par là inattentive, louant et blâmant à tort. Ce n'est pas aux amis de l'auteur à devancer la postérité, à méconnaître au plus vite le sens que l'écrivain entendait donner à son œuvre, et que les familiers et les circonstances acceptaient. Les amis sont un peu les « gardiens d'une tradition ». C'est ainsi qu'ils aident la postérité en lui apportant un reflet du temps, que la postérité reprend, détruit, rétrécit, élargit.

Je n'ai pas toujours connu Jean Périer. Mais la première fois, dans les sables, en Campine, à l'armée. Notre intimité forcément fut autre que celle plus tard dans sa chambre rue Defacqz.

Cette chambre aux murs bleus ouvre dans le feuillage
... Haute fenêtre d'or où ma ville s'appuie

c'est-à-dire notre amitié était plus familière, elle avait moins de retenue, et aussi moins d'abandon. Nous crûmes à une amitié de camp. L'entourage n'était pas celui, émouvant, attendrissant des hommes de bonne volonté, soumis ou non, enlevés à leurs travaux et à leurs métiers, et hébétés de se trouver un fusil entre les mains, commandés souvent contradictoirement, dans tous les cas pour eux d'une façon incompréhensible et par là même absurde. Non, c'était le milieu bouffi, dit universitaire, des futurs sous-lieutenants de réserve. Instruits comme on l'est en Belgique, c'est-à-dire répétant les âneries cléricales ou maçonniques, « rouspétant » - il faut que je dise ce mot qui leur est cher - contre leurs chefs, contre l'armée, non pas qu'ils blâmassent l'armée qu'ils respectaient, mais pour se délivrer à eux-mêmes un faux brevet d'indépendance, et plus simplement par bêtise.

Jean Périer, par mépris de cette attitude et besoin de bien faire tout ce qu'il entreprenait ou acceptait, était un soldat méticuleux et respectueux des règlements. Mais je n'ai pas oublié, un jour que je passais le prendre à son « bloc » pour manger une omelette dans la campagne, comment il était assis sur son matelas recourbé, les pieds sur le treillis du lit, le couteau, droit dans la main, du pain aux sardines dans l'autre, menaçant et ridicule, prêt à tuer et à fondre en larmes. Jean Périer n'aurait pas dû faire son service militaire.

Je ne restai pas au milieu des blocs dans ce paysage nu et brûlant qu'il n'a plus jamais oublié et qui était fait pour lui convenir. Il m'avait écrit une lettre d'adieu en vers, entrecoupée de chansons, une lettre émouvante et dont je pris chaque mot dans son sens absolu et trop religieusement. Aussi pendant longtemps je ne crus de sa part qu'à une sympathie d'esprit et ne me considérai pas comme son ami. Or, à cette époque peut-être à son insu, avait-

il plutôt pour moi de l'amitié qu'une sympathie d'esprit. Celle-ci ne vint qu'après, comme il est mieux.

Je ne crois pas que nous écrivîmes quand j'appris qu'il était tombé gravement malade, une conséquence de son service militaire (je ne soupçonnai pas alors ni plus tard combien il était fortement touché, ne l'ayant jamais vu malade et il mettait un grand souci à cacher toute défaillance physique). Je pris auprès des siens de ses nouvelles. Il vint me voir guéri. Commença alors la partie active de notre amitié.

Jean Périer se montrait à la fois l'ami le plus exigeant et le plus facile à contenter : courroucé ou transporté d'aise par ce qui pouvait sembler aux indifférents un rien. L'amitié était pour lui une nécessité de la personne morale comme la gymnastique pour la personne physique. Et il souffrait d'une entrevue amicale spirituellement tiède comme d'un exercice manqué. Mais il concevait aussi l'amitié comme un *mystère* qui avait ses lois, ses exigences et qui pouvait lamentablement sombrer dans les redites, la vulgarité, les sentiments impurs de tréteau. Il faut encore ajouter : Jean Périer se sentait accablé du poids du monde à refaire, et il attendait l'aide de ses amis.

À cette époque je le quittai pour me rendre en Allemagne (c'est lui d'ailleurs, comme je voulais choisir l'Allemagne ou le Congo, qui m'engagea à jouer la détermination à pile ou face). Je devins « voyageur » sans spécialement parcourir beaucoup de pays. Alors quand nous nous voyions cela nous paraissait davantage miraculeux. Il passa avec moi tout un mois à Paris. J'allai le voir au bord de la mer où il était chez lui.

Paysage marin, le seul où je sois libre
Qui parle mieux qu'un homme, avec plus de grandeur.

Nous échangions des lettres. Quand j'étais assis sur les talus elles me découvraient que la cathédrale dominait toujours la campagne.

Il se maria, alla en Italie, s'installa avenue Louise.

Un jour j'étais par hasard à Bruxelles, on me dit qu'il était malade. Il marqua un vif contentement de me voir. J'ignorais que je ne le verrais plus vivant, que son corps disparaîtrait sous les violettes.

Jean Périer naquit le 9 mars 1901, mourut le 22 février 1928.

Les siens, ses amis, ses intimes, ceux qui l'admiraient furent bouleversés par cette mort.

Sa femme, le jeune visage le plus limpide où il se contemplait, mettait quelques jours plus tard un fils au monde.

Le destin de Jean Périer fut rapide et empreint de cette netteté éblouissante de la neige dont il voulait que toute chose présentât l'aspect. Il aura accompli les trois choses que peut accomplir un homme (il voulait que chacun en réalisât au moins une) : une vie exemplaire, une œuvre de chair, une œuvre.

Je n'ai pas parlé du milieu où naquit et vécu Jean Périer. On le sait généralement. Le moment n'est pas encore venu d'en dire tout le mal que j'en pense, s'il faut reconnaître qu'il est « éclairé ». Jean Périer dépensa beaucoup d'énergie contre un milieu ; il faut bien toujours que l'on dépense de l'énergie contre un milieu.

J'ai esquissé les rapports de Jean Périer avec moi-même plutôt que je ne me suis étendu sur les détails de sa biographie,

ayant voulu parler de ce que je connaissais davantage, essayant d'animer pour d'autres la figure d'un ami.

Ses amis - je crois l'avoir fait comprendre - son frère, occupaient dans sa vie une place énorme qu'ils partageaient avec une amie davantage amie : sa femme. Il se connaissait plus particulièrement trois ou quatre amis et si je dois passer ici leur nom sous silence, il est indispensable que l'on sache combien il les aimait, car ses œuvres sont le plus souvent des colloques avec des amis absents, des objurgations, des reproches, une communion lyrique. Ce débat sur l'amitié, toujours continué à voix basse ou haute, deviendra l'enjeu passionné qu'il dispute en soi-même avec ses amis dans *Le Passage des Anges*. Il ajoutera à l'un, retranchera à l'autre, voudra *refaire* ses amis (comme il voulait tout refaire) s'opposera à eux, s'accusera, triomphera, doutera.

> *« Rien de plus pur que cette étreinte, mais rien de si désespéré ». (Le Passage des Anges).*

Cette confrontation est encore l'objet de son théâtre : *Les Indifférents*, inédit, mais représenté au Théâtre du Marais ; le magnifique *Qui est vivant*, inédit (et à ce propos sait-on que Jean Périer sans doute serait devenu un grand homme de théâtre ?)

Dans *Les Mains Vides*, que l'on lira ci-après, c'est à l'amitié que fait allusion un coup de crayon caricatural.

Il la concevait ainsi : trois ou quatre compagnons s'étaient donné la main avant de partir à la recherche de la pierre philosophale et il fallait qu'ils rendent compte de leur poursuite. Ni faiblesse, ni ironie.

> *Par faiblesse et par ironie*
> *Nous renonçons au paradis*

Jean Périer prenait tout à cœur. Dans les jeux de plein air ou de société, avait-il le dessous, cela lui était très pénible. Pour peu qu'on l'irritât, on voyait apparaître le fauve - à son grand honneur - ce fauve qu'il n'a pas laissé suffisamment apparaître dans ses œuvres.

Lui qui aimait les jeux, en inventait (certains connaissent son « jeu de poésie » : réponses concertées du sort abattues sur la table) ne *jouait* jamais. Il fut toujours sérieux. Simplement lui arrivait-il de se délasser comme un lévrier qui se met à courir avec légèreté.

Discutait-on de détails : ce qui était à propos de faire, estimation de l'heure, de la distance, de la situation des objets, il se trompait presque toujours - parce qu'il ramenait le monde à une conception tout arbitraire, personnelle, parfois enfantine - et entendait difficilement raison (peut-être parce que, contre toute attente, il se faisait parfois qu'il eût seul raison). Mais qu'on ne s'y trompe pas, il n'était pas dénué de malice. Et manifestement il savait souvent que ce qu'il soutenait était faux. Il maintenait son affirmation non par désir de tromper ou par jeu elle lui semblait conduire à la vérité de ce qu'il voulait établir, découvrir l'évidence. Ce qu'il y avait de malicieux chez lui était son amusement à voir l'auditeur étonné. Il faut lui pardonner ce qui le rendait humain comme vous désarmait parfois sa bonne grâce à convenir qu'il s'était entièrement trompé. L'interlocuteur se sentait alors tellement gêné qu'il s'ingéniait à prétendre que son compagnon n'était pas dans l'erreur, mais qu'il avait parfaitement raison.

Si la discussion portait sur des points d'un ordre plus élevé, il se soumettait aux arguments logiques ou lyriques. Simplement, il prenait ce que vous lui donniez et vous le rendait transformé, méconnaissable. Cela paraissait sacrilège ou miracle. Car il « réalisait » aussitôt. Il n'aimait pas les conversations

perdues. Il ne croyait pas que la conversation fut un art français de passer aimablement le temps. Cette hâte à vouloir accomplir sa tâche était l'intuition prophétique que le temps se trouvait compté.

« Je ne chanterai pas très haut ni très longtemps ».

Le premier vers du *Citadin* ne fait pas que préfacer cette seule œuvre. « Bien plus tard je retrouverai une réalité plus simple, la couleur du ciel et des choses, le visage émouvant des hommes. Au revoir, au revoir. Mais non, je ne resterai pas longtemps, tu sais bien que je ne puis me passer de toi. Au revoir ». La dédicace du *Promeneur* s'adresse à une mère dont ne s'effaçait pas le visage. On trouverait plus d'une allusion à une mort prochaine dans l'œuvre de Jean Périer, ses conversations, ses lettres. « Que resterait-il de moi si je mourais demain ? » interroge dans « Qui est vivant ? » Jacques Branders qui parle avec la voix de l'auteur.

« O miroir sinistre et sincère
Où je suis beau comme les morts ».

Une constante exhortation ne s'apaise jamais : « se taire, *faire*, vigilance, le qui vive ». Mais la tentation se présente : vivre, vivre comme les autres.

« Je n'aurai pas vécu, mon œuvre est inhumaine ».

Nous retrouverons cet écho dramatique et d'autres dans l'œuvre de Jean Périer. L'élément dramatique est rarement absent de ses vers auxquels même il donne parfois abusivement l'aspect de répliques, cet élément qui par exemple s'estompe chez Valéry, trop satisfait du fumet de ses vers. Quand le ferment dramatique se retire d'une œuvre, autant dire qu'il emporte avec lui la vie. Il ne laisse plus en place qu'un terme de la contradictoire qui non contredit, c'est-à-dire soutenu, s'affaisse. C'est aussi ce ferment dissimulé qui fait toute la différence entre l'esprit et l'humour. L'esprit vit de la charogne. Aussi fait-on de l'esprit à table. Valéry est spirituel.

Il arrive que le sens dramatique en même temps que la poésie disparaisse des vers de Jean Périer chassés par l'effort volontaire, prosaïque (et justement peut-être davantage dans sa tragédie *Les Bûcherons* où seule la donnée spirituelle est tragique). Car je ne crois pas qu'il faille de l'extérieur vouloir une œuvre d'art, mais une œuvre d'art étant réellement *née*, il ne faut pas en abandonner au hasard le passage de l'intérieur au dehors, il faut le vouloir comme une mère qui ne se contente pas de porter neuf mois un enfant, mais le *conçoit* à chaque instant pour qu'il ait la beauté d'un dieu, la jeunesse de l'eau, la souple vigueur du hêtre, la ruse du serpent, le cœur de feu, les yeux comme le ciel, et les mains la terre brune qui offre les moissons. Jean Périer se méfiait des passions, car il savait où elles l'auraient mené. Il les a toutes détournées au profit de l'esprit. Peu de personnes ont porté à un si haut point la passion de l'esprit.

« Veille amour, chose humaine et composée de morts
Je ne suis consolé de toi, semblable aux femmes
On n'est pas tous les jours si paisiblement fort
- Et que ma pauvreté me mêle au paysage.

(Notre Mère la Ville).

Beau jour sombre et profond comme un marbre sauvage
Que vos angles dorés m'ont donné de secours
Tant de perfection fait aimer son ouvrage.
- Tant de limpidité détourne de l'amour.

(Le Citadin).

Certainement il y aurait une étude à faire sur Jean Périer à propos de l'amour. Il n'a parlé de ce sujet qu'avec beaucoup de discrétion, je crains de trop y insister. Que l'on sache que les citations ci-dessus sont empruntées à une période qui date de quatre ans avant sa mort. Une femme réapparaît souvent la même dans son œuvre et surtout dans les dernières années. Inaccessible cime où la neige demeure toujours intacte. Ce sont les mots que l'on retrouve dans son œuvre. Le problème qu'il ne pouvait pas résoudre et qui lui a fait considérer la vie comme insupportable à garder était celui-ci : comment peut-on serrer dans ses bras la femme que l'on aime ? N'est-ce pas elle justement que l'on devrait se garder de toucher ? Et cependant est-ce vivre que d'aimer de loin ?

« Ne t'ai-je pas conté cette nuit triste et folle,
Cette nuit où j'ai vu Claire fermer les yeux ?
Ami, c'est que j'avais dénoué ses cheveux,
C'est que je l'ai tenue, un instant, désarmée...
Ce n'était rien de plus qu'une autre bien-aimée...
J'allais défaire enfin cet ouvrage sans prix
Donner à mon amour sa figure de chair,
Perdre dans un baiser ma Claire immaculée ».

C'est ce que dit Pierre à François dans *Les Bûcherons*, Pierre qui se tuera. Et je ne cite pas ces vers parce qu'ils sont les plus beaux, mais les plus explicites.

L'amour comme le font les hommes, comme ne peuvent que le faire les hommes, Jean Périer en avait le dégoût. Cette honte que ressentent les adolescents dans notre état actuel d'éducation sexuelle, il l'a gardée plus longtemps et d'une façon plus aiguë. Quand l'homme a perdu l'innocence, par un acte d'orgueil il aspire à la pureté. Il faut avoir le courage de le dire : rien ne vit, ne peut vivre que l'impur. L'appel à la pureté est un appel à la stérilité, un vœu hindou d'anéantissement, cette magnifique stérilité qui fait la beauté de la steppe russe et la perfection d'un lavis chinois, mais le jeu gratuit et vain, non parfait, mais je dirais mécanique, de la poésie de Valéry. Car - j'ai eu l'occasion de dire cela ailleurs et je ne puis en parler longuement ici - toutes choses semblables ne sont pas équivalentes, chacune est enveloppée d'un climat (question de latitude, d'ancêtres, etc.) et le penseur muet de l'Inde a une toute autre singulière signification que celui de l'Europe.

On n'a pas compris qu'une chose achevée, parfaite, à moins d'être utilisable, indifférente à nous, doit avoir en elle un germe en mouvement, souffrant et réclamant d'être séparé, c'est toute la différence entre une belle femme harmonieusement développées par un sport modéré et son effigie en cire, entre un portrait fidèle et un beau tableau. Une femme, si elle ne pouvait plus donner la vie, avant même que ses chairs s'alourdissent, déjà sa beauté pâlit, déjà inféconde, elle n'éveille plus chez chacun cette émotion qui ne demande qu'à s'éveiller. La vraie perfection n'impose pas, au contraire, de chasser ce germe, ce ferment, cette impureté, cette activité, cet élément contradictoire dont je parlais plus haut, hostile et cependant continuateur, fait à l'image de la création. La beauté est une création arrêtée à son point de perpétuelle mise au monde.

« L'équilibre sans fin d'un poème achevé » dit Jean Périer.

La beauté est satisfaisante et non définitive.

Je ne sais si c'est ainsi que Paulhan entend la perfection. Mais c'est ainsi que fait Valéry, créateur de beautés définitives, mortes. Assembleur de mets et d'images dans l'esprit et non dans la vie. Racine atteignait une plus juste perfection. Dans ses vers sont harmonieusement ramenés à l'unité, apparemment (c'est-à-dire arbitrairement, facticement, souverainement, artistiquement) les termes contradictoires, ces termes qui seront magnifiquement

abandonnés à leur propre vie, à leur future mort, si vous voulez, chez Nietzsche et chez Dostoiewsky, mais souvent contredits à leur tour et sans fin, ils sont ramenés à la vie. On ne peut empêcher Valéry ou d'autres de faire des jeux de société, ils en ont parfaitement le droit. Le tout est de le distinguer. Ils peuvent d'ailleurs rétorquer que Dostoiewsky, mais plutôt Nietzsche, se livrent à des jeux d'esprit, ce qui est mieux, des jeux où l'esprit de société n'a point de part.

Jean Périer, parfois par moins de perfection, parfois par amour plus naïf et moins savant de la langue du 17ème siècle, souvent par plus de sincérité, par moins de somptuosité, par une plus grande qualité d'émotivité, à deux doigts, entraînés par le mauvais exemple, de tomber dans les jeux de société, les évitent souvent.

Les mots ne sont pas une représentation de l'objet, n'ont pas pour but de nous donner un équivalent de l'objet, mais sont un excitant, ont pour but d'éveiller chez nous les facultés de comprendre, d'imaginer, d'apercevoir. Aussi les enferme-t-on dans une formule où peut-être ils garderont plus longtemps leur virus parce qu'à la fois ils ont un sens

Les mots ne sont pas une représentation de l'objet, n'ont pas pour but de nous donner un équivalent de l'objet, mais ont un excitant, ont pour but d'éveiller chez nous les facultés de comprendre, d'imaginer, d'apercevoir. Aussi les enferme-t-on dans une formule où peut-être ils garderont plus longtemps leur virus parce qu'à la fois ils ont un sens plus mystérieux (parce que plus de sens) et plus complet. C'est ce qu'on appelle la beauté. C'est aussi ce qu'on appelle le classicisme. Le modernisme lui, recherche le mystérieux pour lui-même (et souvent parce que moins de sens que plus de sens - mais parfois dans l'absence de sens, de vraies trouvailles - ceci est un autre chapitre). En vérité classicisme et modernisme sont nécessaires. Ou plutôt le modernisme est nécessaire au classicisme, parce qu'avec le temps, tous les sens sont épuisés - aussi bien qu'un parfum. La beauté est morte comme une perle. Certains ont tant l'amour du classicisme que tout de suite ils vont se coucher dans un chenil tout préparé : je parle encore de Valéry.

J'ai peur de m'étendre ici autant que je le désirerais sur ce problème que je veux résumé : l'œuvre d'art satisfait à deux aspirations contradictoires de l'homme. En tant que né l'individu veut la mort de tous les autres individus, la satisfaction de ses besoins propres, le mal ; il veut s'humaniser, se diviniser (il est fait dit-il, à l'image de Dieu - et bientôt : « Je suis moi-même Dieu «). Il recherche pour s'exprimer la beauté plastique. En tant que né du ventre de sa mère, il aspire à y retourner, réclame l'anéantissement, la mort de l'individu, le bien de l'espèce, le bien, un dogme où se raccrocher, se serrer les coudes avec ses frères, un système où enclore la pensée, canaliser les forces instinctives pour qu'elles puissent être réservées à l'espèce et non être captées au bénéfice de l'individu. Il recherche pour s'exprimer la musique. (Je ne connais pas les statistiques mais il serait curieux de les interroger : les musiciens ont beaucoup d'enfants, moins les sculpteurs et architectes ; les peintres, aussi, beaucoup : la peinture est un art composite). L'individu et le ventre de sa mère, apollinien et dionysien dit Nietzsche, ange et bête dit Pascal, bien et mal disent les manichéens, humaniste et dogmatique dit M. Fernandez, jamais n'a cessé, jamais ne cessera le combat : le jour où il cessera signifiera la mort.

Il y avait dans la vie et l'œuvre de Jean Périer deux éléments dramatiques : l'amitié et l'amour. Le troisième est l'aspiration à la sagesse.

Jean Périer voulait bien commettre le péché efficace, le péché mâle, celui de Prométhée qui vole le feu. Mais aussitôt se présentait le problème, se présente le drame : laisserons-nous la

liberté à la flamme, au risque qu'elle nous dévore, au risque qu'elle dévore le monde ? Le poète serait-il conscient ou ivre ? Une activité non consciente ne peut-elle être que mauvaise ?

Résolument Jean Périer porte le feu à son foyer, dans sa chambre, dans sa ville, pour ses amis. Il veut être sage. Or on est sage. Aussi que de doutes, que de pleurs, que de volontés, mais la vie est sauve.

Ma ville est dans ma chambre
.....
Avez-vous vu mes lampes
Mes mâts et mes bateaux ?

Le tabac et les vagues
Chantantes du ciel noir
.....
Tout m'y plaît, m'y agrée :
J'y respire un bon air
Léger comme un beau vert.

O ville ravagée
Restez dans ma maison
Qui n'a qu'une saison.

(Notre Mère la Ville).

Il avait la modestie et l'orgueil du sage. Mais ce que d'aucuns ne connaissent pas, ce qui est mort avec lui, c'est son rayonnement, son pouvoir magique sur les hommes, l'attendrissement sur sa personne qu'il suscitait. Il régnait chez lui une atmosphère d'élégance (entendez cela dans ce sens : du froment de bonne qualité et préparé avec soin est un mets élégant, un pain), de tranquillité. Mais l'on s'apercevait bien, et lui-même s'en apercevait bien, que c'était une mince couche de glace, celle dont il s'était recouvert par amour de la netteté, de la propreté (entendez pureté). Si l'on brisait cette pellicule quel abîme s'ouvrirait. L'interlocuteur sans s'en rendre compte était prudent avec lui. Il avait peur d'ouvrir les yeux de quelqu'un qui les avait trop bien ouverts. Ses tics, la perfection, son amour de la pureté, d'un bleu vert : toujours cette recherche d'un uniforme.

Voici de nouveau restitué à l'œuvre de Jean Périer le sens dramatique et l'héroïsme - cet héroïsme qui n'est jamais absent chez le grand poète. Il fit toute sa vie un effort désespéré pour garder ce glacis, porter ce masque envers et contre tous et surtout contre lui-même. Il a contenu le poète comme le fruit sous le vernis du confiseur. Les poussières et les impuretés sont éloignées, mais le fruit se dessécherait si souvent n'éclatait le glacis.

Je fis un masque pour mes frères
Avec l'or que j'avais volé
(Dieu des chanteurs, ami sévère) A ma vieille sincérité.

Mais bientôt :

Toute ma vie agenouillée
Un dieu s'y est épanoui
Comme une rivière emportée.

(Notre Mère la Ville)

Il y a dans les œuvres de Jean Périer plus de cris, plus de peurs, plus de désespoir qu'on ne le voyait. Depuis ses vers du début qui peuvent encore paraître littéraires :

pour connaître les fruits
que porte mon malheur
je secoue en criant
ce grand arbre nocturne

(La Vertu par le Chant).

Jusqu'au *Promeneur* où, après quelques passe-temps, exercices d'oubli, éclate cet aveu

« Je parle d'être heureux. Ne m'abandonnez pas »

Mais toujours cet effort pour se surmonter, pour acquérir la *Vertu par le chant* (car dès le début de sa vie littéraire il avait la précocité de ceux qui doivent mourir ou ne plus écrire) :

« Et jusqu'à mes ennuis doivent former un chant ».
(Le Promeneur).

« Tout un dessin de ma vie
Ah ! si simple et si léger
Qu'il me donne le vertige »
(Notre Mère de la Ville).

Rimbaud écrivait dans cette langue et dans ce rythme, mais avec plus de « fureur », même dans ses parties légères. Il est d'ailleurs toujours léger. (Il aurait accolé à *vertige* un autre verbe que *donner*).

On connaît aussi bien un poète, si pas mieux, lorsqu'il parle des arbres que lorsqu'il parle de soi-même.

« Le gazon nourri des vertes banlieues
Ma forêt d'amour aux chemins vernis
Sont tout pénétrés d'une pâte bleue
- D'un azur solide où planter des nids.
(Notre Mère la Ville).

La même volonté que la nature ait cette apparence de bonne qualité, de solidité, de résistance.

Les réveils de Jean Périer pour ceux qui l'ont connu étaient d'une sombre grandeur. Sa volonté têtue, son défi lancé à lui-même, au monde, pour remonter à la surface et glacer le trou béant que lui-même, ses amis, la vie avaient ouvert.

Mais il viendra un jour où la colère sera dominée, maîtrisée et où la terre portera des forêts, des rivières, des moissons et des ailes comme s'il ne courait dans ses veines un feu liquide, comme si elle ne pouvait éclater en morceaux, et le poète dira dans le *Citadin* :

Tout le gris éventail d'une ville éveillée
Ouvre son paysage au seuil de ma journée
Et parmi les couleurs de l'arrière-saison
Je dispose le monde autour de ma maison

Et ailleurs :

Un cerisier profond règne sur mon jardin

Cependant dans le *Promeneur*, si le poète tente de respirer l'air léger, il paraît bien que la vitre pèse bientôt sur le paysage, voilée de buée. Et ce n'est pas sans quelque regret, semble-t-il qu'il écrit encore des vers après la parution du *Citadin*, cette œuvre où il reniait ses travaux antérieurs, où il se confessait et qu'il aurait voulu un testament.

Je crois que j'achève cet article déjà bien long et je m'aperçois que je n'ai presque rien dit de ce que je voulais dire. Surtout, recherchant, sans toujours les démêler avec assez de simplicité, les raisons de Jean Périer profondes d'écrire, d'espérer et de désespérer, j'ai négligé tant de traits exquis, (ai-je parlé de son prodigieux talent, sait-on qu'il dessinait, peignait, gravait avec une volonté toute arbitraire et une grâce innée), j'ai laissé s'effacer le visage d'un ami alors qu'il allait apparaître sur l'eau

calme, j'ai accompli ce qu'il pressait tant ses amis de faire, sans que l'on comprit bien le sens de son exhortation ou de son inquiétude : je l'ai trahi. Mais les hommes ne peuvent pas laisser dormir les poètes en paix et après les avoir tués, il faut qu'ils se distraient de leurs secrets. Il ne leur suffit pas qu'ils aient bien chanté. Et cédant aux sollicitations (il y a les cris de tous ceux qui clament : mémoire, mémoire de Jean Périer, exactement comme sur les tombes des soldats dont on voit qu'ils ont fait « leur devoir » et qu'il n'y a rien à en redouter) c'est moi qui ai rompu le pacte tacite que nous avons fait l'un et l'autre, un jour, sur la bruyère quand j'ai appris à fumer une pipe.

« Le monde se referme et ne me connaît pas ».

Cela devient encore plus vrai, et puisqu'il faut des considérations académiques : la Belgique - la Flandre, terre embourbée et mystique, peintres et hallucinés - ne peut avoir des philosophes, mais indirectement des métaphysiciens, des poètes : Maertelinck, Van Lerberghe, Elskamp, Odilon Jean Périer.

J'ajoute un mot : On a tenu à publier, en italique ci-après, une *lettre ouverte à propos d'une ville*. Si Jean Périer ne l'a pas fait c'est qu'il avait ses raisons. Et certainement aurait-il supprimé des négligences de style, atténué certaines naïvetés. Mais cela même fait cette lettre plus émouvante, plus explicite. Cet appel découvre qu'il a aimé cependant les gens de cette ville. *« Ils moquent la poésie »* - qu'il voulait espérer en eux.

Où est le bruit
Où est l'odeur
Des marronniers ?

Ces marronniers de sa partie, gonflés de sève, ceux de l'avenue Louise sous lesquels il se promenait comme sur une voie royale, demandait-il tout jeune, dans le *Combat de la Neige et du poète*, lors d'un premier voyage, ces marronniers auxquels il fait souvent allusion et sur lesquels il s'explique dans cette lettre. Il ajoutait :

Je songe aux nuageux colza
Au trèfle doux et aux cerises
De mon pays.

Mais que l'on ne s'y trompe pas. Il redoutait le sort des lâches.

On finit par s'agenouiller
Devant les monstres que l'on méprise.
(Le Passage des Anges).

La partie où il trouve *« autant d'amis vivants » (Le Citadin)* Il lui Faut :

Un nuage doré pour maison, pour patrie
(Le Promeneur).

O patrie légère
O maison de fil
(Le Promeneur).

On n'a pas réuni les quelques inédits ci-après de Jean Périer comme étant les morceaux les plus parfaits de son œuvre, mais on a voulu témoigner du respect que portent à ce qu'il a écrit ceux qui l'admirent.

(Eric de Haulleville)

LETTRE OUVERTE A PROPOS D'UN HOMME ET D'UNE VILLE
par Odilon-Jean Périer

Il n'est pas facile de vivre une journée simple, une journée sans coup de théâtre. Il n'est pas facile de se taire et de demeurer immobile. Mais cela fait gagner du temps, de plus d'une manière. Et non, comme l'entendent les Messieurs, de ce temps qui est de l'argent, mais celui qui est de la vie pure et simple. Car la paix garde de vieillir. Ainsi se rassure le sage, qui n'est pas nécessairement hors de service. On dit un peu partout qu'il faut cueillir les roses de la vie, ou, plus simplement (plus vaguement) qu'il faut vivre. Cela s'entend presque toujours comme une invitation aux plaisirs qu'on a sous la main. Et cela s'entend un peu vite.

« Depuis que j'ai décidé de prendre garde à tout » disait Jacques Durand « plus rien ne se passe, il est vrai, mais ma vie ne passera plus ». Jacques était coutumier de ces jeux de mots. Comment lui répliquer ? Pour moi, la mauvaise foi me gardait : j'étais tranquille, les démonstrations ne me touchent point, ni les tours de cartes. Il importe peu que ma vie repose sur une ou deux chances arbitraires. Si je vis enfin, j'ai de bonnes raisons de croire que c'est par miracle, je ne pense pas qu'aucune « explication » me satisfasse autant. Nous sommes quelques-uns à n'attendre aucune espèce de salut : cependant il nous reste beaucoup à faire avant de mourir. Nous sommes très curieux et très passionnés. Parfois nous nous mettons en route, nous serrons la main du meilleur ami, nous partons seul. Nous descendons. Voici la mine merveilleuse, le fonds de la réalité. Voici les pierres dont le feu, là-haut, colore toutes choses, toutes ces périssables choses charmantes. Il n'y a rien ici de charmant. Le feu, le secret. On y tient l'espace d'un ou deux poèmes. Puis le poète se détache, « il se retrouve ». Il est plus puissant, mieux portant que jamais. Naturellement, il a perdu le meilleur de sa poésie. Il lui reste à écrire :

A présent que ma voix est telle que je l'aime
Qu'elle s'allège encore et se passe de moi
Qu'il se compose enfin librement un poème
La musique en secret trouvant ses propres lois.

Que je sache écouter comme étrange est ma voix
Toute seule montant, toute au fil de soi-même
C'est pourquoi cet instant m'est donné, c'est pourquoi
Cette aube et ce silence et ce loisir extrême

Détache-toi, sois cette insensible buée
Sur la vitre où se sont mes lèvres dissipées
Chante sans bruit, sans mots, chante par la clarté.

Puissé-je retrouver cette pure infidèle
Un matin toute fraîche et dans sa nouveauté
Sans reconnaître ô voix au défaut de ses ailes

Une goutte de sang qui te fit exister.

Et, quelque temps après :

Quand je reviens de moi, cédant à l'existence,
Laissant inachevé mon ouvrage profond,
Je ne retrouve pas aussitôt ma présence
Je reste quelque temps sans figure et sans nom

J'écoute encore un cœur où le mien venait battre
Comme aux Portes du feux l'astre le plus léger
Et la longue lueur où j'ai dû me débattre
Me fait tomber encore en son piège argenté

Comme je descendais l'escalier impalpable
Les marches s'enfonçaient sous moi comme du sable,
Un plaisir insensé me saisissait le sang

J'allais ! j'allais savoir quel secret et quel sens...
Mais où le diamant solitaire se taille
J'ai chaque fois été perdu par ma trouvaille.

On se console mal de n'être pas riche après avoir manié des trésors. Et de parler en prose après un poème. Pour Jacques Durand, il se préparait à reprendre sa forme humaine en dessinant. La poésie le laissait seul, sans défense et sans consistance : il faudrait cependant sortir, tout à l'heure, se reconnaître au milieu des amis, des arbres, des automobiles. (Ce n'est pas à dire que ces objets aient une réalité qui manque aux poèmes. Mais au moins leur réalité est à notre niveau. Nous ne sommes pas assez forts pour supporter longtemps la vie sans ombre, la lumière pure. Il faut diluer cet alcool, tamiser cet éclat. Nous sommes dans la pureté, la grisaille et les accidents comme poissons dans l'eau. « Rien de trop » disait l'autre. Ainsi le goujon se tord sur la berge.)

Jacques cherchait la poésie, non sans courage et sans passion, mais, d'ailleurs, n'aurait su longtemps s'y tenir. Et s'en détachait en composant un beau poème. Il écrivait pour supporter la terrible clarté des choses, pour les souiller, pour les réduire.

« J'écris pour vivre » disait-il. C'était encore un calembour.

- Mais il dessinait, d'autres fois, quand il avait perdu contact, pour apprendre comment on parle et quels mouvements fait un homme entre les autres.

Je trouvais parfois ses dessins admirables. C'était quand sa main n'avait pas encore trouvé cette assurance qui lui faisait dire que tout allait bien. Ses dessins les plus mystérieux il les avait trouvés en cherchant quelque ressemblance insolite, je me souviens de personnages inventés par lui comme il s'efforçait de se figurer tout un œil, et son mouvement.

Bien entendu, il ne savait pas dessiner : il recommençait chaque fois à nouveaux frais, comme les grands peintres (Vinci prend des notes mais ne s'en sert jamais, ses expériences sont assez émouvantes pour se passer de cette sorte d'utilité. Mettons qu'il paraît s'en servir : on se rassure comme on peut.)

Et n'est-ce pas toujours ainsi que l'on écrit, que l'on dessine (une certaine qualité de dessin, de littérature). Il n'en est pas moins étrange que le poète, par exemple, qui s'est si bien approché de soi-même, qui s'est tenu dans une vérité si profonde et particulière, en vienne aussitôt à parler de sa trouvaille dans le langage honteux des hommes, à réduire sa découverte en œuvre d'art. C'est que ces trésors brûlent les doigts. Il faut s'en défaire le plus vite possible. On sait que les diamants ne se vendent que « travaillés » - que les diamants se vendent, mais non la petite lumière qu'ils renferment. On peut « écouler » un bijou, non pas un secret indicible ; mais il est dans la nature des secrets d'être gardés le moins de temps qu'on peut. On ne se délivre pas d'une mauvaise pensée comme cela, d'une chiquenaude. Non, non, elle est entrée dans la chair, il faut l'arracher, il faut que le sang coule disait un philosophe à son premier livre qui, comme par hasard, fut un poème.

On le comprit mal, heureusement.

- « Un poète peut-il avoir de mauvaises pensées ? » lui demanda une Dame aimable (la même, un peu plus tard, qui s'étonnait qu'il pût si jeune connaître si parfaitement le cœur humain) - se doutait-elle qu'on ne parle jamais qu'à son corps

défendant (malgré son corps) et surtout les poètes, pour détacher de soi son désir, ou son regret, ou ses ennuis, - pour se forcer à vivre - et que c'est la seule justification du langage (sa seule excuse). Les prières et les proverbes. Et les comptines. Et les formules magiques. Et les formules de politesse.

On voudrait trouver un homme qui saurait ne détourner jamais le langage de sa fonction. Ce ne serait pas un poète, mais peut-être un féticheur. Exactement ce personnage qui dans l'ŒUVRE (je n'y puis rien, c'est le titre) de René Ghil s'appelle l'Homme-des-Sorts et qui

« ... danse pour père
« L'inquiétant chat tigre au visage d'étoiles »

Jacques Durand trouvait de très belles choses dans René Ghil. Par exemple son entreprise est la plus folie qu'un auteur ait tentée, c'est bien quelque chose (par le temps qui court). Et aussi ce poète-scientifique (comme on le dit des boxeurs qui n'ont pas le punch) quelquefois se laissait aller à de beaux vers, ou tout au moins à des vers impressionnants.

Une nuit au bord de la mer du Nord, comme le sable sous nos pas s'enfonçait, au clair de la lune Jacques soufflait :

« des saltigrades doux n'iront plus vers les eaux ».

et nous distinguions d'énormes kangourous jaunâtres par bonds paresseux s'en aller du côté des vagues.

Beaucoup d'autres trouvailles sont à faire dans les sept autres volumes et les trois parties de l'œuvre. On y trouve naturellement, jusqu'à la poésie pure.

Jacques n'aimait rien tant que de découvrir ainsi chez un auteur méprisé des morceaux de quelque beauté. Je le mettais en garde contre ce goût qui n'est pas sans danger. - « Voyez » lui disais-je « Monsieur Valéry Larbaud ». N'est-il pas proprement perdu par sa curiosité ? Nous sommes loin de Barnabooth qui reste à mon gré un grand livre aussi mal compris que possible. Que dire de cette devinette dialoguée, de cet « Allen » où le bavardage est pris pour une forme d'art. On bavarde beaucoup en France, il est vrai - de plusieurs façons. Messieurs Aragon et Cocteau ne le cèdent à personne. Oui, vous voyez, je les mets ensemble : ils n'en reviennent pas. Pourtant vous ne pouvez pas nier qu'un air de famille... Mais là n'est pas la question. Les monologues du premier ne sont pas dénués d'une sorte de poésie voyante, la gentillesse du second est affreuse. La moindre goutte de sang ferait mieux notre affaire. Ce n'est pas au hasard que les Britanniques appellent ces messieurs « mangeurs de grenouilles ». Enfin, d'autres français sont bien aimables. Les ouvriers en cotte bleue. Les garçons de café. Les gouapes. Je n'oublie pas celui (comme une Américaine à qui on proposait ce mets en demandait la description qui définissait la grenouille justement :)

« un petit poisson vert qui nage comme un homme ».

C'était un garçon du Grill-Room Médicis, Place Edmond Rostand (je l'aurais parié) Paris VIe.

« Ce fin peuple » disait Péguy « toujours cordial, jamais social », ... mais vous parlez de vous, Péguy. Si seulement vous disiez vrai. Hélas Roger Bontemps n'est pas trop français, et Monsieur (Sully) Prud'homme (dans un ordre d'idée un peu différent). Mais ne ma suis-je pas laissé aller moi-même à bavarder. Heureusement que je n'ai pas intitulé ces pages. Et puis je n'ai pas essayé d'écrire un Essai. D'ailleurs, il se peut bien que je me sois trompé sur le bavardage et qu'à une seconde lecture d'

« Allen... ». Enfin, je laisse la question pendante. Il ne s'agit ici que de souvenirs à propos de Jacques Durand qui naquit à Bruxelles au commencement de ce siècle.

Il fut mon ami, nous revenions ensemble de l'école. Nous aimions les mêmes petites filles. J'ai grandi. Jacques beaucoup moins. Son amour ne change pas avec lui ; et ce ne sont plus les êtres qu'il aime mais un moment des êtres, un âge. C'est à quinze ans qu'une enfant est belle, est émouvante pour Jacques. Il se passe donc de plaisir, généralement ; on s'arrange d'un compromis. C'est ainsi que je le vis hier transporté d'enthousiasme : il avait fait la connaissance d'une Dame à son gré vivante et malheureuse. Elle se couchait sur le dos, entièrement nue, sous une vive lumière et se faisait couvrir de ces livres qui servent aux distributions de prix, dorés sur tranches, reliés de percaline rouge et froide, tout Jules Verne et tout Madame de Ségur (née Rostopchine) - et n'en demandait pas plus (ou pas moins) pour atteindre à l'extrémité du plaisir.

Jacques ne se serait pas permis d'intervenir ; ces exercices avaient pour lui sans compter leur attrait un sens général et décourageant.

« Ce que j'admire en cette femme est qu'elle soit absolument désespérée » disait-il en ouvrant lentement les narines pour m'inquiéter. Car il tenait à inquiéter, comme font les prédicateurs, croyant ainsi donner aux gens le goût de vivre. (Il me faisait penser aux Sages qui civilisent le Congo, entre autres : on demande du caoutchouc, mais pour le récolter, de la main d'œuvre. Or on a, par inadvertance, aboli l'esclavage. Il faut pourtant que ces Nègres travaillent. Et pourquoi travailleraient-ils : ils n'ont pas de besoins. Eh bien, nous leur en créerons des besoins ! C'est tout simple ! Certainement). Les moyens que Jacques avait de « m'inquiéter » étaient d'ailleurs assez grossiers. Ils revenaient presque toujours à un déplacement des termes dans un tableau, dans un poème, ou dans l'événement. Ainsi d'éléments rassurants, connus, inoffensifs, composait-il un objet neuf, étonnant. Il détournait de leur destination les instruments utiles (se grattant l'oreille avec le canon d'un revolver chargé) voulant me montrer quel pouvoir ont sur nous les signes. Mais ces expériences étaient faciles à retourner : montrant aussi bien quel pouvoir nous avons gardé sur les choses et que les signes ne sont pas moins dangereux à solliciter que les mots. Car enfin ce revolver... - Mais je m'étais laissé aller à sourire et Jacques, reposant son arme, me proposait un apologue :

« Un jeune homme se prend de haine pour la vie. La sienne et celle des autres. Un terroriste le rencontre. Il y a une bombe à lancer. Le jeune homme est séduit par la perspective d'un beau suicide en société. On lui passe la bombe qui a la forme d'un saucisson. Il se rend à son poste et, le moment venu, arme sa machine infernale : il la lance. Elle ne prend pas. Les chevaux du Tyran la foulent aux pieds, personne ne la remarque. Le jeune homme la ramasse et la fourre dans sa poche avec mépris. Il part se promener dans la campagne. Il considère sa bombe. Il s'en dégoûte. Il la jette loin de lui dans un cerisier. Or la bombe éclate et l'arbre est réduit en miette ».

- « Et que concluez-vous de ce fait divers, mon cher Jacques ».

- « Oh, la moralité vous concerne. Voyez-vous, ce jeune homme s'est rangé après son aventure. Il était définitivement rassuré... »

« Je ne suivrai pas notre ami sur ce terrain », intervient alors le Tertium Quid, d'une voix perçante » nous ne sommes pas d'accord sur le sens de la vie, si l'on peut du moins lui donner un sens, ce dont je doute fort. Je tiens beaucoup à m'emparer des

choses et principalement insaisissable : on peut en croire mes rêves, mes oiseaux ».

- « Les oiseaux » dit Jacques « où ta main s'est arrêtée ne volent plus ».

- « Mais que m'importe » reprend ce Docteur « il n'est rien en ce monde que je veuille recommencer, vous pensez bien ; je jette autour de mois ces fruits vidés, je m'occupe peu des décombres que je précède, et quelle importance ont mes pas perdus, devant moi s'ouvre une aire neuve, inouïe, intacte, inédite, ah mes camarades : - inédite ! Tu vas voir ce que nous allons lui passer ! »

Ce personnage en aurait long à dire sur ce ton, mais on ne l'entend que trop dans les revues spéciales. Je le laisse aux prises avec Jacques, ou avec lui-même. Je suis seul dans la rue.

Quelle est cette ville ? J'entre dans un magasin de tabac dont tout l'étalage fait voir des cibles tricolores : ce sont des paquets de ces cigarettes que Jean Paulhan aime pour leur amertume et leur nom étrange de Boule Nationale. Je me reconnais à Bruxelles.

J'aurais du m'en douter à voir ces avenues désertes et ce : « Boulevard sans mouvement ni commerce »

- Trop de place ici pour les hommes : chacun habite sa maison comme une ville assiégée : au premier étage à la fenêtre du Salon voyez-moi ce petit miroir hypocritement incliné vers la rue. Un regard y suffit, au coup de sonnette pour savoir à qui l'on a à faire. Cela se nomme un « espion ». Je n'exagère pas. Le vent prend la place des promeneurs et joue avec les feuilles mortes, les automobiles vivantes. Je n'ai garde d'oublier les marronniers de cette avenue, que l'on ne saurait trop aimer. Ils respirent de toutes leurs forces, ils tiennent de la place, ils sont à Bruxelles ce qu'est la Seine à Paris, le Vésuve à Naples. Beaucoup de Bruxellois ne l'ont jamais su.

Peu après ces arbres commencent les prodiges ; une créature ailée, dorée, tombe sur un cadavre et l'emporte. L'équilibre du monument, paraît-il, est un tour de force. Il est certainement incroyable qu'il soit encore debout. Et le sculpteur (si l'on peut ainsi parler) de se frotter les mains.

Mais l'horizon descend, s'éloigne et nous nous accoudons à un parapet de pierre noire. Cette ville que nous allions toucher du doigt nous échappe en se couchant à nos pieds. Le mois dernier un homme s'est approché de ce garde-fou, il s'est penché comme je fais sur Bruxelles. Puis il a jeté son chapeau dans le vide. Puis s'est précipité. A mi-hauteur du mur un arbuste a poussé entre les moellons. Il porte un feuillage vert-tendre.

De ce côté par un énorme escalier de dalles bleues nous rejoindrons Bruxelles. Ces dalles sont toujours disjointes. Comme je les foulais naguère avec mon ami Simon Senne, il me raconta qu'une d'elle était truquée et dissimulait une trappe. Le promeneur de bonne foi tombait ainsi dans une sorte d'oubliette on ne savait trop à quelles fins. Cependant le voisinage du Palais de Justice inquiétait, donnant à l'histoire une façon de vraisemblance... J'étais fort content d'arriver au bas des marches. Nous voici dans une rue animée, vulgaire, espagnole. De grandes filles montrent sur des charrettes à bras une étrange friandise : dans leur coquille des bêtes molles de la grosseur d'un poing d'enfant. Des « caracoles ». Ça se mange. Ça ne me rassure pas. D'où vient cette musique ? Cuivre et clochettes. Cette fanfare nous mène au café de l'Etrille où, quand il habitait Bruxelles, Eric de Hauleville aimait parler de son frère et de sa cousine d'Angleterre. Ou peut-être simplifié-je et n'est-ce pas entre ces murs chocolats que nous remettions à chaque rencontre, en question notre amitié ; mais bien plutôt chez lui, parmi les bois

obscurs qui entourent la ville, en face d'un Musée merveilleux dont il avait, je ne dis pas comment, cela nous mènerait trop loin, le secret et les clefs. (Tout un édifice incroyable, des souterrains où la lumière à son gré s'éteignait, laissant le visiteur s'arranger des dépressions du terrain, il le forçait même à courir dans l'ombre sur une sorte de montagne russe ; un peu plus tard une porte s'ouvrait dans une colonne peinte et j'étais suspendu sur une salle immense où des bêtes empaillées étaient par surcroît de précaution enfermées dans des maisons de verre ; mais plus haut encore, bel et bien sur les toits, d'où l'on distinguait un homme en veste de velours retourner un carré de choux, Eric, montrant ce jardinier, présentait à son père le visiteur en proie au vertige.)

Où es-tu à présent, mon ami ? Tu écris de Marseille mais comment t'y atteindre ? Te promènes-tu encore sur les toits ? J'ai relu tes poèmes. Tu es sûr de toi, comme un somnambule, on te suit des yeux avec crainte, est-ce que tu vas tomber... Non, - si on ne te réveille pas.

Mais voici que j'ai franchi le seuil de l'Etrille : par un long couloir bleu-crème j'atteins une petite cours, je pousse une porte et je ne connais rien de plus affreux que les servantes qui m'accueillent. Je commande quelque bière à la cerise aussi agréable que belle à voir. Une console est peinte au mur en trompe-l'œil : je fais le geste d'y déposer ma pipe. Les consommateurs éclatent de rire. Il y a aussi dans des cadres dorés des photographies touchantes : autour d'un tonneau sont groupés « Les bons amis des grosses femmes » et « Les vrais archers de bonne humeur » (Dans quelle autre brasserie ai-je vu ces mystérieuses boites à lettres cadenassées aux inscriptions magiques : « Club des femmes volantes » « Club de la Pédale Silencieuse » et, sous le portrait de la Reine Victoria dans une voiture victoria : « Club Victoria »). C'est ici que j'ai fais avec Robert de Geynst et Simon Senne les plus admirables projets du monde. Car à l'étage, règne une salle de spectacle, une vraie petite scène de théâtre (3m sur 2m - une grosse lampe électrique pour tous jeux de lumière. Le rideau tombe d'un seul coup. Pas de coulisse : une porte fait communiquer la scène et la salle.) On nous offrait gratuitement la salle à condition que nos invités consomment. Pourquoi n'avons-nous pas écrit des pièces pour l'Etrille ? Ce projet est-il décidément abandonné ? Je ne m'y résignerai pas sans peine. Mais on ne fait pas un théâtre seul. Et vous, cher lecteur, qui déjà m'accusez de manquer de cran, viendriez-vous à mon théâtre et vous engageriez-vous à consommer pour voir représenter « Mesure pour Mesure » de William Shakespeare, « Dommage qu'elle soit prostituée » de John Ford, « Ajax » de Sophocle, « Deirdre des Douleurs » de J. M. Synge, « Ubu-Roi » d'Alfred Jarry, « Les mamelles de Tirésias » de Guillaume Apollinaire, et Bûchner, et Wedekind et « La vie est un songe » de Caldéron. Et d'autres pièces qui ne sont pas encore écrites. Le tout sur une scène de 2 mètres ? Oui, vous verrez bien.

Mais je n'ai presque plus d'illusion : je n'aurai pas de réponse à ces propositions. Il faudra comme toujours, vous mettre devant le fait accompli. Et vous riez sous cape : vous voyez bien que nous ferons ce Théâtre ici ou ailleurs, parce que nous ne pourrons plus ne pas le faire. Vous ne perdez rien pour attendre ainsi. Mais vous ne croyez pas si bien dire. Laissons cette question.

Voici des cinémas patibulaires où passent des films usés, les plus charmants du monde. Souvenez-vous de La Carmen du Klondyke, et de La Mauvaise Étoile et de la Petite Martyre, et de ce drame allemand dont j'ai oublié jusqu'au titre où Werner Krauss ayant commis un crime, avant de disparaître, prend soin de disposer près du cadavre de sa victime un cactus ou je ne sais quelle autre plante décorative « afin que la beauté ne perde pas ses droits ». Les ouvriers, les enfants, les ménagères crient tous ensemble aux bons moments de l'aventure et les images sont très

pâles ou bleuâtres. Il n'existe pas de spectacle plus émouvant. Par ces rues en pente je suis arrivé à la Place des Martyrs. C'est un monument tout en profondeur comme la statue que l'Oiseau-du-Bénin fit pour le Poète Assassiné ; un monument sur lequel on marche, une ruine géométrique et concertée. Sur ses degrés, un soir d'hiver, Eric Robert, Auguste et moi, nous avons joué Bérénice. Les spectateurs passaient sans nous remarquer (on voit tant d'ivrogne...) Une putain crut que nous nous moquions d'elle. Nous n'achevâmes pas la représentation. C'est un triste souvenir.

Et n'est-ce pas sur ces murs immenses que nous vîmes, une nuit, de très beaux poèmes écrits à la craie ? En quelques jours, Bruxelles fut couvert d'inscriptions. C'était des conseils, des avertissements :

- Prends garde aux feuilles mortes
- Demain, c'est dimanche
- N'attendez pas le jour des morts pour aller vous promener
- Il y a un poète caché
- Cherchez l'œil
- Si tu es belle, baisse la tête

Et, dans une chambre d'hôtel, sous une incroyable Baigneuse en affiche, d'un crayon pâle :

- Écoute le bruit des vagues

On peut m'en croire j'écrirai le Guide des Plaisirs de Bruxelles, j'enseignerai comment on se sert de cette ville et par où la prendre. Il est bien évident qu'il y a place ici pour des expériences ailleurs impossibles. Ici « se casser la figure » n'est pas du tout une façon de parler. D'ailleurs, l'on parle à peine. On sait, par exemple, que ceux que je tutoie sont mes amis.

L'on voit peu de gendelettres.

L'on apprend, par les journaux d'information générale, que les peintres belges exposent à Paris, qu'il existe même une Académie de langue française à Bruxelles. Mais ce sont de fausses nouvelles. La peinture et la poésie n'y sont pour rien.

Ici où là dans cette chambre obscure on a, par hasard, accroché un tableau splendide. Et ce passant est un poète. Et cet autre chante à voix basse. Et c'est bien ainsi. Je n'aurais pas dû commencer ce billet (comment parler de sa ville et d'un ami sans parler de soi). Mais puisqu'il est écrit, je m'en console. Et s'il est certain que j'avais compté sur autre chose, eh bien c'est encore raison de m'en féliciter : au lieu de ce que j'avais pressenti, qui s'était déjà presque réalisé, - voici que ces pages me sont données neuves, inattendues.

Il faut se réjouir de ne pas voir les choses arriver comme on y comptait. C'est toujours du temps de gagné si l'on sait s'y prendre. C'est ce que j'entendais par vivre une journée pure, naïve. On se garde ainsi de vieillir.

Nous sommes très étonnés des chances qu'on nous laisse. Il serait tellement plus simple de nous donner tout de suite. Certes, l'atout change, l'enjeu est caché, mais pour que la partie garde un minimum d'intérêt nous devons mener notre jeu de bon cœur et de bonne foi.

- « D'idées générales et d'eau claire on ne vit pas longtemps » disais-je à Auguste Gérard.

- « Fort bien », répondit-il. Et il avait raison.

Du moins n'en écrit-on pas longtemps sans se perdre.

Je viendrai donc au plus particulier : je relirai ces pages.

Il est trop certain qu'elles ne me satisfont pas. Presque tout ce que je veux dire y est indiqué mais à peine (assez pour qu'un lecteur adroit lise entre les lignes ? Assez pour qu'il me fasse un jour grief de développer ces points. Trop peu pour que ma position soit nette). Il faut me prêter la main. J'ai la ressource de n'envoyer ce billet qu'à des amis éprouvés : mais que leur pourrait-il apprendre ?

L'idéal serait qu'un lecteur me signale ce qu'il voudrait voir reprendre en ces quelques pages. Un - ou plusieurs lecteurs -. Combien m'ont suivi jusqu'ici ? Combien d'indifférents ?

Sans doute ai-je encore quelques illusions à perdre.

De toutes façons, voici mon adresse :

Odilon-Jean Périer
Bois-Tordu
Le Zoute sur Mer,
Belgique.

Qui répond ?

23 février 1927.